

CHAPITRE 11

DE L'ESPOIR AU DÉPASSEMENT



Jeanne d'Arc
Monument souvenir au V^e centenaire du martyre de l'héroïque pucelle d'Orléans, 1431 - 1931
(Jules Déchin, 1931, maison mère des *Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc*, Sillery)

AVEC SON CORTÈGE DE FONDATEURS ET DE FONDATRICES DE LA NOUVELLE-FRANCE, LE MONUMENT équestre de Jeanne d'Arc, qui domine le Saint-Laurent à Sillery, est riche de sens. L'association de la sainte et de notre histoire m'a incitée à penser que Jeanne avait quelque chose à voir dans la naissance du Canada.

N'a-t-elle pas été l'artisane du couronnement de Charles VII et de la reconciliation des Armagnacs et des Bourguignons, lesquels ont réussi à bouter les Anglais hors du pays et mis un terme à la guerre de Cent Ans? La paix rétablie, la France pouvait enfin s'investir dans l'exploration du Nouveau Monde. Jeanne avait effectivement jeté les bases de conditions favorables à la venue de Jacques Cartier dans la vallée du Saint-Laurent.

La dernière étape de notre grand voyage prendra une connotation spirituelle. Elle débute en Angleterre, après l'invasion de Guillaume le Conquérant.



Tapissérie de Bayeux
(reproduction)
La tapissérie brodée par la
reine Mathilde au 11^e siècle
représente en 58 scènes la
conquête de l'Angleterre par
les Normands en 1066.
(J. Raymond Dugan,
gracieuseté de l'artiste)

L'HÉRITAGE DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT

La conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant avait donné lieu à une situation fort ambiguë : couronné roi de ce pays, le Normand demeurait vassal du roi de France en tant que duc de Normandie. Son petit-fils, Henri II Plantagenêt, hérite du trône en 1154 et accroît les possessions des rois anglo-normands en apportant les fiefs du Maine, d'Anjou, de Saintonge et d'Aquitaine. Le roi d'Angleterre devient ainsi plus puissant que son suzerain, le roi de France.

À la fin du siècle, Philippe II Auguste, de la dynastie des Capétiens réussit à reconquérir la majorité des fiefs, ne laissant aux Anglais que la Guyenne (nom donné à l'Aquitaine pendant l'occupation). Saint-Louis leur en reconnaît la jouissance contre l'obligation de lui rendre hommage. Mais cet arrangement deviendra source de conflits. En 1294, Philippe IV le Bel confisque la Guyenne et l'occupe. Il devra la remettre à Édouard I^{er} en 1303. Celui-ci consent en échange à épouser sa sœur Marguerite et s'engage à ce que son fils Édouard II se marie avec Isabelle, sa fille. Philippe IV le Bel décède en 1314 ; son fils Louis X le Hutin lui succède. Il meurt deux ans plus tard sans héritier mâle.

C'est alors que le deuxième fils de Philippe IV le Bel monte sur le trône au détriment de Jeanne, fille de Louis X le Hutin. Jeanne est forcée de

renoncer à ses droits. Un précédent est ainsi créé; désormais, les femmes seront écartées de la couronne de France.

Le troisième fils de Philippe IV le Bel, Charles IV le Bel, dernier souverain de la dynastie capétienne, régnera de 1322 à 1328. À son décès, Édouard III d'Angleterre, petit-fils de Philippe IV le Bel par sa mère Isabelle, revendique le trône de France. Mais les notables français lui préfèrent Philippe de Valois, fils de Charles de Valois (frère de Philippe IV le Bel) parce que «né du royaume».

Édouard III n'était âgé que de 15 ans; il se soumet et prête hommage à Philippe VI de Valois. Mais lorsque son cousin s'empare du duché de Guyenne dix ans plus tard, il le défie publiquement en l'abbaye de Westminster et exige la couronne de France.

Les historiens ne s'entendent pas sur les motifs profonds d'Édouard III. Certains y voient sa volonté de conserver la Guyenne alors que d'autres estiment sa prétention comme moyen de prendre contrôle de la Flandre (alors province française) qui importait la laine anglaise pour sa draperie. Vendue à travers l'Europe, cette ressource économique lui serait apparue éminemment stratégique.

Si les motifs d'Édouard III sont incertains quant au déclenchement des hostilités, la poursuite de celles-ci découle principalement de la réaction de la noblesse féodale aux bouleversements qui caractériseront l'Occident pendant les 14^e et 15^e siècles.

Les deux siècles précédents avaient connu des progrès techniques spectaculaires, notamment en agriculture : moulins à eau et à vent, invention de la charrue dotée d'un soc, d'un coutre et d'un versoir en fer — outil très supérieur à l'araire de bois traditionnel —, attelages améliorés pour les bœufs et les chevaux et utilisation plus générale de ces derniers, rotation des terres et diversification des cultures¹. Avec cette plus grande productivité, la population s'était accrue considérablement et le grand commerce avait pris son essor.

Cette période de prospérité cesse brutalement au 14^e siècle avec le début de la dernière phase du Petit âge de glace. Les conditions météorologiques de l'année 1314 sont particulièrement catastrophiques et les mauvaises récoltes ne suffisent pas à nourrir les populations. Une terrible famine sévit jusqu'en 1317 dans le nord-ouest de l'Europe, provoquant des épidémies de typhus et de typhoïde. Vient ensuite le fléau de la Grande peste qui se répandra rapidement en Europe, à partir des comptoirs de la mer Noire (antique route de la soie). Transportée par les rats dans la cale des navires et propagée par les puces, l'épidémie touche Marseille en décembre 1347, Paris et Venise en juin 1348, Londres et Francfort en décembre 1349 et atteint la Suède en 1350. On compte des millions de morts, avec des chutes de population s'échelonnant de 20% à 65% selon les régions².



Édouard III Plantagenêt
(Abbaye de Westminster,
1390, collection privée)

Décontenancés par la nouvelle économie commerciale et la croissance urbaine qui en résulte, largement privés de leurs revenus de rente féodale et voyant leur pouvoir diminuer au profit de la monarchie, les nobles recourent au banditisme. Cette «féodalité bâtarde» conduit à un mode de vie où les activités guerrières prennent toute la place. Ainsi s'ensuivent tantôt conflits entre Français et Anglais, tantôt guerres civiles ou luttes de factions, en Angleterre comme en France. Ce ne seront que rançons, pillages et rapines.

HONI SOIT QUI MAL Y PENSE....

Avec l'arrivée de Guillaume le Conquérant sur le trône d'Angleterre et l'établissement de ses barons dans le pays, le français s'impose comme langue de la cour, de la noblesse et de l'administration. Son usage perdurera pendant trois cents ans. Deux phrases de cette époque demeurent célèbres.

Selon une des chroniques des Tudor, la comtesse de Salisbury, maîtresse d'Édouard III, aurait perdu la jarrettière bleue qui maintenait son bas lors d'un bal célébrant la prise de Calais en 1347. En homme galant, le roi la ramassa et la rendit à la comtesse. Devant l'assemblée goguenarde il s'écria en français :

Messieurs, honi soit qui mal y pense! Ceux qui rient en ce moment seront un jour très honorés d'en porter une semblable, car ce ruban sera mis en tel honneur que les railleurs eux-mêmes le rechercheront avec empressement.

Dès le lendemain, Édouard III créa l'Ordre de la Jarrettière qui demeure parmi les plus prestigieux à ce jour, représenté par une jarrettière bleue. La phrase «Honi soit qui mal y pense» était immortalisée.

L'expression «Dieu et son droit» a été prononcée pour la première fois comme mot de passe par Richard I^{er} Cœur de Lion en 1198, avant la bataille de Gisors. Le roi voulait ainsi signifier qu'il n'était pas un vassal de la France, mais qu'il tenait son titre de Dieu seul. Adoptée à l'époque d'Henri VI, dans les années 1420, l'expression «Dieu et son droit» figure encore aujourd'hui sur les armoiries de la reine Élisabeth de même que la devise «Honi soit qui mal y pense».



Représentation de la couronne britannique réalisée en 1604 à l'arrivée de Jacques I^{er} sur le trône d'Angleterre. Au centre, on remarque un écu avec le blason royal de la France et ses trois fleurs de lys; le blason de l'Angleterre et ses trois lions. Richard I^{er} Cœur de Lion a utilisé cet animal comme symbole puissant de la couronne anglaise pendant la troisième croisade. L'écu est surmonté d'une couronne ornée de fleurs de lys et est encadré par une jarrettière portant la devise «Honi soit qui mal y pense». Un griffon se dresse sur un côté et un lion sur l'autre. (*Inventus belgicae laudatio: in qua melioris naturae et disciplinae imago, Erycius Puteanus, Ex Officinâ Gerardi Rivii, Lovanii, 1607, collection privée*)

LES PLANTAGENÈTS RÉCLAMENT LA COURONNE DE FRANCE

La dynastie des Plantagenêts régnait depuis plus de 250 ans sur l'Angleterre lorsqu'Édouard III réclame le trône de France en tant qu'héritier présomptif. Cette demande déclenche la guerre de Cent Ans; celle-ci peut être divisée en quatre périodes³.

La première est marquée par les succès anglais.

En janvier 1338, dans la ville de Gand, Édouard III prend officiellement le titre de «roi de France» chez ses alliés flamands. Avec leur aide, il remporte la victoire navale de l'Écluse, avant-port de Bruges. Le monarque débarque ensuite en Normandie où l'attendait Philippe VI de Valois à la tête d'une puissante armée. Édouard III n'attaque pas, mais se retire dans le Nord du pays. Sa tactique défensive lui vaudra une victoire éclatante à Crécy en 1346. Le souverain anglais poursuit son expédition vers Calais et s'empare de la ville le 3 août 1347, désormais porte d'entrée en France. Dix ans plus tard, son fils Édouard dit le Prince Noir remporte la bataille de Poitiers. Il capture Jean II (surnommé le Bon), fils de Philippe VI de Valois, le traîne à Londres et le jette en prison. La France est forcée de négocier la paix. Un traité signé à Brétigny en 1360 accorde Calais, Guînes, le Ponthieu et une grande partie de l'Aquitaine au souverain anglais.

Pendant ce temps, la population française en avait assez de payer des impôts qui ne conduisaient qu'à des défaites. Elle se révolte à Paris et en province. Le dauphin Charles (le roi Jean II était en captivité à Londres) réussira à maîtriser la révolution parisienne menée par Étienne Marcel, prévôt des marchands, ainsi que les jacqueries en Ile de France et dans le comté de Beauvais. En 1364, Jean II décède dans sa prison de Londres. L'entente de Brétigny est rompue.

La guerre de Cent Ans entre dans sa seconde phase. Ce sera celle des succès français.

Charles V (appelé le Sage), fils de Jean II, décide de combattre ses ennemis à l'intérieur même de la France: il engage des troupes à sa solde et les confie au chef Bertrand du Guesclin. En 1364, du Guesclin écrase à Cocherel Charles le Mauvais, roi de Navarre et allié des Anglais, puis en 1367 expulse en Espagne des bandes d'anciens soldats qui pillaient la France. Avec l'aide des Castillans, Charles V et du Guesclin entreprennent une campagne de harcèlement contre les Anglais et le roi de Navarre. Lorsque Charles V meurt en 1380, seules les villes de Calais, Bordeaux et de Bayonne en Guyenne étaient encore aux mains des Anglais. Des luttes de pouvoir internes secouaient alors l'Angleterre. Richard II Plantagenêt est mis en tutelle. Il est exécuté en 1397 par son cousin Henri de Lancastre, qui devient roi sous le nom d'Henri IV.

En France, nombreux sont ceux qui pensent que Charles VI est atteint de folie. Les princes Jean de Berry, Louis I et Louis II d'Anjou, Philippe III le Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre et Louis d'Orléans, frère

de Charles VI, se disputent le pouvoir. Les dissensions se multiplient et aboutissent en 1407 à un conflit ouvert entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, à la suite de l'assassinat de Louis d'Orléans par Jean sans Peur, fils et héritier de Philippe III le Hardi⁴.

La troisième phase s'ouvre avec l'éclatement d'une guerre civile entre partisans de la maison d'Orléans (Armagnacs) et partisans de la maison de Bourgogne (Bourguignons). Profitant de ces luttes internes, Henri V de Lancastre réaffirme les prétentions anglaises au trône de France. Philippe le Bon de Bourgogne, dont le père, Jean sans Peur, avait été assassiné par les Armagnacs, se rallie à Henri V de Lancastre. Dans un traité qu'ils signent à Troyes en 1420, Charles VI de France et Philippe le Bon désignent Henri V de Lancastre comme successeur de Charles VI. Celui-ci consent à ce que sa fille, Catherine de Valois, épouse le souverain anglais, assurant ainsi sa légitimité au trône de France. Le dauphin Charles (futur Charles VII) se retrouve déshérité.

En 1422, Charles VI de France et Henri V d'Angleterre décèdent à quelques mois d'intervalle. À Paris, le jeune fils d'Henri V est proclamé roi de France et d'Angleterre. Henri VI gouvernera l'Aquitaine ainsi que le territoire situé au nord de la Loire, y compris Paris, par l'intermédiaire d'un régent, pendant que le dauphin Charles règne sur le sud de la France à partir de la forteresse de Chinon.

Les années 1423 à 1428 sont marquées par un climat de guerre larvée entre la France et l'Angleterre. Avec la victoire qu'elle remporte à Orléans, le 8 mai 1429, Jeanne d'Arc est projetée à l'avant-scène de la France.

UNE JEUNE PAYSANNE LIBÈRE LA FRANCE

Celle que l'on a appelée «Pucelle d'Orléans» voit le jour dans le hameau de Domrémy en Lorraine, en 1412. À l'âge de 13 ans, elle entend les «voix» de Saint-Michel, de Sainte-Catherine et de Sainte-Marguerite, qui lui demandent de porter secours au dauphin Charles.

Fille de laboureurs, Jeanne d'Arc ne sait ni lire ni écrire et ses connaissances se limitent aux sermons entendus dans l'église et aux nouvelles colportées à Domrémy. Mais le hameau est situé à proximité de la route de commerce qui relie les ports de Marseille et de Gênes aux villes manufacturières de la Flandre. Des marchands, des pèlerins, des voyageurs de commerce et des soldats la parcourent régulièrement. Grâce à ces «touristes», les villageois de Domrémy sont tenus au courant de la situation politique du royaume.

Au mois de mai 1428, alors qu'elle n'avait que 16 ans, Jeanne se rend au village voisin de Vaucouleurs et demande au capitaine de la garnison l'autorisation de rencontrer le dauphin. Robert de Baudricourt ne prend pas la naïve jeune femme au sérieux, et refuse. Jeanne retourne à Domrémy.



Cathédrale Notre-Dame de Reims

La plupart des rois de France seront sacrés dans cette cathédrale.

Croyant sincèrement à la mission divine qui lui avait été confiée, Jeanne renouvelle sa requête le 12 février suivant. On la soumet à une séance d'exorcisme. Elle en sort victorieuse ; Baudricourt lui accorde une escorte armée. Onze jours plus tard, Jeanne atteint la forteresse de Chinon. Introduite à la cour, elle reconnaît Charles qui se cachait au milieu de ses courtisans. Les théologiens de Poitiers l'interrogeront pendant de longues heures sans réussir à la compromettre. Le dauphin lui accorde une armée.

Habillée de vêtements masculins, munie d'une armure complète, d'une épée et d'une bannière portant l'inscription *Jhesus Maria*, Jeanne d'Arc marche sur Orléans à la tête de plusieurs centaines de soldats. En début mai, elle force les Anglais à lever le siège d'Orléans.

Forte de ce succès, elle prie Charles de gagner Reims pour s'y faire couronner. Jeanne et son armée devancent le dauphin et chassent Anglais et Bourguignons des villes qu'ils occupaient le long de la Loire. Le 16 juillet, la jeune femme atteint la ville de Reims qui lui ouvre ses portes. Le lendemain, une foule en liesse se presse en la cathédrale pavoisée d'oriflammes. L'ovation monte lorsque Charles arrive avec Jeanne d'Arc à ses côtés. Elle arbore son illustre bannière : «Ayant été à la peine, il est juste qu'elle soit à l'honneur»*, aurait-elle prononcé. Aussitôt le sacre, Jeanne s'agenouille devant Charles VII et l'appelle «mon roi».

* En 1918, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec offre à la ville un monument à la mémoire de l'agriculteur Louis Hébert et de sa famille. Une version adaptée de l'expression de Jeanne d'Arc est inscrite sur une plaque à l'arrière du monument : «Les premiers colons de Québec - Ils ont été à la peine - Qu'ils soient à l'honneur».

TRIPTYQUE DE L'ORATOIRE DES SŒURS DE SAINTE-JEANNE D'ARC À SILLERY



Dans le volet gauche, on remarque Saint-Michel, ange gardien de Jeanne d'Arc ; au centre, Domrémy avec son église, la maison natale de Jeanne et le village de Vaucouleurs où débuta sa mission ; dans le volet droit, Sainte-Marguerite et Sainte-Catherine, messagères de la mission divine de Jeanne.

Ce triptyque est une œuvre du peintre Charles Huot, la niche et la statue de Jeanne d'Arc sont du sculpteur Charles Desvergnès.

La journée même, elle envoie une missive à Philippe le Bon, l'exhortant à faire la paix. Et comme elle avait grande hâte que le royaume de France soit libéré de la présence des Anglais, elle suggère à Charles VII d'attaquer immédiatement Paris. Mais celui-ci ne juge pas le moment opportun et décide de se replier au sud de la ville.

Le 14 août, l'armée royale et l'armée bourguignonne se livrent une guerre d'escarmouches près de Senlis, aucune n'osant engager l'adversaire. Jeanne d'Arc porte néanmoins sa bannière jusqu'aux fortifications. Compiègne, Beauvais ainsi que d'autres villes au nord de Paris rendent leurs armes à Charles VII les 17 et 18 août.

Jeanne d'Arc voit cependant l'urgence de s'emparer de Paris, et s'impatiente. Elle prépare le siège de la ville à Saint-Denis avec le duc d'Alençon. Charles VII les y rejoint le 7 septembre. Le lendemain, l'armée royale attaque Paris entre les portes Saint-Honoré et Saint-Denis. Jeanne est blessée à la jambe, mais continue à encourager ses soldats jusqu'à l'épuisement. Le 9 septembre, elle est prête à reprendre le combat, mais Charles VII ordonne la retraite. Il avait entre-temps conclu une trêve avec les Bourguignons, en espérant que ceux-ci rendent la ville pacifiquement un peu plus tard. L'armée royale se disperse. Le duc d'Alençon rentre chez lui, le roi retourne en Loire.

Jeanne choisit pour sa part de continuer la guerre contre les Bourguignons. Avec quelques hommes, elle s'empare courageusement de Saint-Pierre-le-Moûtier, mais doit lever le siège de La Charité-sur-Loire, faute de munitions. On la retrouve ensuite à Compiègne que menaçait Philippe le Bon, à Soissons avec l'archevêque de Reims, Renaud de Chartres, et le comte de Vendôme puis de nouveau à Compiègne. Elle réussira à expulser les Bourguignons de la ville sans l'appui du roi. L'arrivée de renforts anglais la forcera cependant à reculer. Jeanne est capturée et emprisonnée au château de Beaulieu-les-Fontaines. Elle tente de s'évader en se jetant du haut d'une tour. Retrouvée sans connaissance dans les douves, elle est conduite dans la ville d'Arras.

En négociations avec Philippe le Bon, Charles VII ne fera aucun effort pour la sauver. L'archevêque de Reims et le comte de Vendôme indiqueront, quant à eux, que Jeanne n'avait fait qu'à sa tête, refusant tout conseil. Les théologiens de Paris estimeront, pour leur part, que les croyances de la jeune femme n'étaient pas orthodoxes. Ils invoquent cette raison pour qu'elle soit jugée comme hérétique. Ils demandent alors aux Bourguignons de la livrer aux Anglais. En réalité, Jeanne d'Arc constituait un danger pour la hiérarchie de l'Église lorsqu'elle déclarait communiquer avec les «voix divines». Les Anglais remettent Jeanne d'Arc à la justice de l'Église. L'évêque Pierre Cauchon organise un tribunal ecclésiastique pour la juger. Il s'adjoint Jean le Maître, vicaire de l'Inquisiteur de France.

Le procès s'ouvre à Rouen le 13 janvier 1431. Bien que les procédures soient conformes, les juges affichent leurs préjugés dans leur façon d'interro-



Archange Saint-Michel
Ce monument est situé dans le fief que Pierre de Puisieux consacra à Saint-Michel en 1637. (François-Léon Sicard, 1922, domaine des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc)

ger Jeanne. Leur verdict est analysé et confirmé par les facultés de théologie et de droit de l'Université de Paris qui la déclarent idolâtre, invocatrice de démons, schismatique et apostate. Après avoir abjuré momentanément ses «erreurs», Jeanne d'Arc reprend des habits d'homme, ce que le droit canon interdisait. Déclarée hérétique et relapse dans un nouveau procès expéditif, elle est brûlée sur la place du Vieux-Marché de Rouen le 30 mai 1431.

Le traité de paix signé dans la ville d'Arras le 21 septembre 1435, entre Charles VII et Philippe le Bon, constitue l'événement capital de la quatrième phase de la guerre de Cent Ans. Charles VII entre à Paris le 12 novembre 1437. Il remporte ensuite la bataille de Formigny en 1450, assurant aux Français la reprise de la Normandie. Il récupère ensuite la Guyenne en 1453, après la reddition de Bordeaux et la victoire de Castillon.

La crainte d'un retour des Anglais en France est écartée en 1455 avec l'éclatement de conflits* entre la maison de Lancastre et la maison de York, deux branches de la famille des Plantagenêts. Ceux-ci prendront fin en 1485 lorsqu'Henri Tudor, un descendant des Lancastre, épouse l'héritière des York. Henri Tudor est couronné roi d'Angleterre sous le nom d'Henri VII. Les Plantagenêts disparaissent alors, après avoir régné sur l'Angleterre de 1154 à 1485.

Entre-temps, Louis XI et Édouard IV avaient signé un traité de paix à Picquigny et mis fin à la guerre de Cent Ans.

* Les batailles livrées par les Lancastre, représentés par une rose blanche, et par les York, représentés par une rose rouge, sont appelées «Guerres des Roses». Shakespeare immortalisera cette expression dans la pièce de théâtre «Henry IV» et la rose Tudor deviendra l'emblème floral de l'Angleterre.

L'ÉGLISE DE ROME RÉHABILITE JEANNE D'ARC

Trois enquêtes ont lieu dans les années 1450 pour faire la lumière sur la façon dont s'était déroulé le procès de Jeanne d'Arc. Ni la première ordonnée par Charles VII, ni la seconde organisée par le

cardinal d'Estouteville n'auront de suite. Lors de la troisième, tenue à la demande de la mère de Jeanne, les commissaires pontificaux de l'Inquisition déclarent que le procès de condamnation et la sentence étaient «entachés de vol, de calomnie, d'iniquité, de contradiction, d'erreur manifeste en fait et en droit y compris l'adjuration, les exécutions et toutes leurs conséquences...»

L'Église de Rome réhabilite Jeanne d'Arc en 1456. Elle ne la canonisera cependant qu'en 1920

– 464 ans plus tard !



Buste de Jeanne d'Arc
(Maison mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc)

JEANNE D'ARC ET... LA NAISSANCE DU CANADA

Le monument qui s'élève devant la maison mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc résume à lui seul l'histoire des débuts du Canada et l'espoir qui animait ses fondateurs et fondatrices. La présence de plusieurs d'entre eux autour de son piédestal porte à croire que la contribution de la sainte rejoint celle de la fondation même de ce pays. Tous lui rendent hommage, soit en offrant une couronne de laurier, soit en arborant une palme, symboles de la victoire.

À l'avant du mémorial, on remarque l'explorateur Jacques Cartier, le premier à remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga et M^{sr} François de Laval, fondateur du Séminaire de Québec. Sur la partie ouest, on retrouve les fondatrices Marie Guyart de l'Incarnation (Monastère des Ursulines de Québec), Jeanne Mance (Hôtel-Dieu de Montréal), Marie-Catherine de Saint-Augustin (cofondatrice de l'Église canadienne) et Marguerite Bourgeoys (Congrégation Notre-Dame de Montréal). Sur la partie est, le cortège des fondateurs comprend Samuel de Champlain (père du Québec et du Canada), Louis Hébert (agriculteur), Paul de Chomedey de Maisonneuve (Montréal) ainsi que les missionnaires Jean Dolbeau (Récollet), Jean de Brébeuf (Jésuite) et Thubières de Lévy de Queylus (Sulpicien).

Ces femmes et ces hommes avaient traversé l'Atlantique pour établir une colonie française et catholique, en dépit de la contrée sauvage et des coutumes amérindiennes étranges. D'autres suivront leur trace et se rendront jusqu'au cœur de l'Amérique.



Cortège des fondateurs et fondatrices de la Nouvelle-France
Monument Jeanne d'Arc
(Jules Déchin, 1931, maison mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc)

«UNE COMMUNAUTÉ DE SŒURS... VICTIMES D'AMOUR POUR LES PRÊTRES»



Autel de style Louis XV recouvert de dorure (Alyre Prévost, 1918, oratoire du Sacré Cœur, maison mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc)

L'Alsacien Marie-Clément Staub de la congrégation des Assomptionnistes fonde la communauté des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc à Worcester, Massachusetts, pendant la messe de minuit du 25 décembre 1914. La franco-américaine Alice Caron lui en avait fait la suggestion l'année précédente à l'occasion d'une prédication. Lorsque le père Staub avait mentionné son désir d'élever un autel à Jeanne d'Arc, Alice Caron lui avait dit : «Mon père, votre idée est excellente... mais Jeanne veut plus qu'un autel... elle désire que vous lui donniez aussi une communauté de sœurs qui devront s'offrir comme victimes d'amour pour les prêtres». Telle allait être la mission des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc : seconder les prêtres dans leur apostolat par la prière, les travaux de cuisine, le secrétariat et l'entretien des presbytères, des évêchés et des maisons de retraite du clergé.

Peu de temps après la fondation de la communauté, le père Staub entreprend des démarches pour la transplanter au Québec. En 1917, il acquiert du Séminaire une partie de l'ancien fief Saint-Michel et fait construire la maison mère. Les religieuses s'y installent le 28 août 1918. L'oratoire est consacré au Sacré Cœur et inauguré le 6 septembre par l'archevêque de Québec, Louis-Nazaire Bégin. Il constitue aujourd'hui un bien patrimonial exceptionnel avec ses œuvres d'art de factures québécoise et française.

Au début du 20^e siècle, une basilique avait été élevée à Paris sur la butte Montmartre pour marquer la consécration de la France au Sacré Cœur. Le père Staub nourrit le rêve d'en construire une

semblable à Québec. En 1921, il achète la partie ouest du domaine Woodfield des Rédemptoristes à cette fin. Il fait d'abord élever un sanctuaire et un monastère avec l'intention de les intégrer dans la future basilique. Mais il décède en 1936 sans avoir réalisé son projet. Celui-ci refait surface au milieu des années 1940 puis dans la décennie suivante, mais il ne semble plus correspondre aux aspirations d'un Québec en voie de modernisation. Le projet est définitivement abandonné lorsque Vatican II propose de nouvelles orientations apostoliques.

Les Assomptionnistes optent alors pour l'établissement d'un Centre de culture et de foi. Ce lieu de pèlerinages, de retraites et de conférences sera connu comme le «Montmartre canadien», rappelant la basilique de la butte Montmartre.



Station du chemin de croix de la chapelle du château Beaulieu-les-Fontaines (Maison mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc)

SILLERY, TERRE DE MISSION, TERRE DE MISSIONNAIRES

La fondation du Canada avait été accompagnée d'un élan missionnaire vigoureux, comme l'a indiqué le premier chapitre. Terre de mission dès le début de son existence avec l'implantation des Jésuites et des Hospitalières augustines, Sillery se transformera au 19^e siècle et au 20^e en la source de nombreux missionnaires. Les religieuses de Jésus-Marie, de l'Immaculée-Conception, de Notre-Dame d'Afrique et les pères Maristes s'établissent alors dans les anciens domaines des marchands de bois sur le chemin Saint-Louis.

Les missionnaires témoigneront de leur foi au Christ par leur parole et leur action auprès des populations analphabètes, des malades, des enfants abandonnés et des personnes âgées, et ceci à travers le monde⁵.

La Congrégation des Sœurs de Jésus-Marie

Mère Saint-André (Léa Malouin) – première Canadienne à vouer sa vie à la conquête d'âmes «païennes» dans les Indes – n'avait pas encore 20 ans lorsqu'elle quitte Québec, en 1869, pour Bombay.

En route, elle s'arrête en France, au couvent de Fourvière, et soigne pendant six mois des blessés de la guerre franco-prussienne (1870-1871) dans les hôpitaux de Lyon. Elle parvient à la mission de la Congrégation française de Jésus-Marie à Bombay en février 1871. Mère Sainte-Agnès (Amélie Samson) débarquera au mois de novembre de la même année et mère Sainte-Catherine de Sienne (Estelle Esnouf), en 1882. Sans jamais revenir au Canada et sans jamais revoir aucun membre de leur famille, les religieuses déploieront leurs talents et leur énergie à l'éducation et à l'évangélisation des jeunes Indiennes – mère Saint-André pendant 45 ans, mère Sainte-Agnès pendant 47 ans et mère Sainte-Catherine pendant 28 ans. En 1935, les Sœurs de Jésus-Marie ouvrent une mission au Bengale* où oeuvraient déjà la Communauté des Pères de Sainte-Croix et la Communauté des Sœurs de Sainte-Croix.

Les Sœurs de Jésus-Marie sont aujourd'hui établies sur les cinq continents et poursuivent leur œuvre d'éducatrices dans 26 pays. Dans le prolongement de leur action missionnaire, elles offrent aux jeunes étudiantes canadiennes des stages au Gabon, au Pérou, au Mexique, en Équateur et en Bolivie.

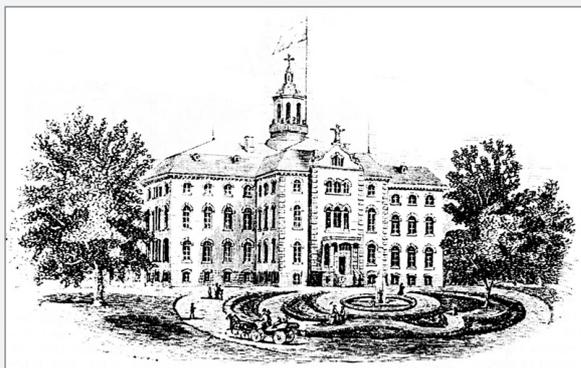
La Société des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception

Le 3 juin 1902, dans un modeste appartement de la Côte-des-Neiges à Montréal, Délia Tétreault fonde, avec deux compagnes, l'Institut missionnaire canadien dans le but de préparer des femmes à la vie apostolique. Pie X encourage les jeunes femmes à s'ouvrir aux dimensions du monde comme l'avaient fait les apôtres: «Allez, instruisez toutes les nations», leur



Mère Marie Saint-André,
membre de la Congrégation
des Sœurs de Jésus-Marie
(Collection privée)

* Le Bengale a cessé d'exister en 1947: sa partie ouest fut rattachée à l'Inde et sa partie est devint le Pakistan-Est, lequel forma le Bangladesh en 1971.



Couvent des Sœurs de Jésus-Marie
Ce bâtiment est disparu dans un incendie le 13 mai 1983.
(Joseph Ferdinand Peachy, 1870, collection privée)

LES SŒURS DE JÉSUS-MARIE À SILLERY

Le 14 décembre 1855, huit religieuses de la Congrégation de Jésus-Marie, fondée à Lyon, au lendemain de la Révolution française, débarquent à Québec. Elles ouvrent un couvent pour jeunes filles dans la paroisse Saint-Joseph de Lévis. Puis, souhaitant un plus grand rayonnement de leur mission d'éducatrices, les religieuses achètent le domaine Sous-les-Bois du notaire Errol Boyd Lindsay, en juin 1869. Elles entreprennent aussitôt la construction d'un pensionnat qui est inauguré le 1^{er} septembre 1870. James McPherson Le Moine le présente ainsi :

Sous le dôme d'un bocage épais se cache à quelques milles de Québec, sur le chemin de Cap-Rouge, une élégante et modeste habitation, que le regard du passant devine au fond

d'une longue allée, couverte d'ombrage. Cette résidence où vivait naguère une de nos familles canadiennes des mieux connues et des plus estimées – celle de M. Errol Boyd Lindsay – s'efface entièrement aujourd'hui devant un vaste et superbe édifice qui se nomme le couvent de Jésus-Marie, dont M. l'abbé Octave Audet est le respecté aumônier.

Au milieu des érables et des chênes, où les oiseaux faisaient leurs nids, s'est élevé un nid de science et de vertu, où d'autres petits oiseaux voltigent et babillent. Une pièce d'eau pourvue de légères nacelles pour les élèves, de beaux parterres, des balcons, des alcôves de verdure ajoutent un charme indicible au paysage. Les jeunes filles y trouveront ce qu'il faut à la vie – des fleurs, de l'air et de la lumière⁶.

Les religieuses de Jésus-Marie sont encore aujourd'hui très actives dans le milieu.

dit-il. Le «pape des missions» renomme l'Institut missionnaire canadien «Société des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception».

Alors qu'il était de passage à Montréal en 1908, M^{gr} Jean-Marie Mérel, évêque de Canton, visite les religieuses et les informe des conditions de vie extrêmement difficiles du peuple chinois. Le 8 septembre 1909, six d'entre elles se mettent en route pour Canton. Elles exerceront leur apostolat principalement auprès des enfants abandonnés, en ouvrant des crèches, des orphelinats et des écoles. En cela les religieuses de l'Immaculée Conception s'inspiraient de deux organismes français : la Société pour la propagation de la foi – fondée en 1822 par la mystique Pauline-Marie Jaricot – et la Société de la Sainte-Enfance – mise sur pied en 1843 par M^{gr} Charles de Forbin-Janson. La Société de la Sainte-Enfance avait été implantée au Québec peu après sa fondation. En 1914, l'évêque de Montréal, M^{gr} Paul Bruchési, en confie la responsabilité aux religieuses de l'Immaculée Conception.

Délia Tétrault réorganise l'œuvre de la Société de la Sainte-Enfance de façon à ce que la population du Québec la soutienne de ses deniers. À cette

fin, les religieuses se rendent dans les familles, les écoles, les pensionnats et les séminaires pour expliquer le travail qu'elles accomplissent en Chine. Elles remettent des tirelires aux écoliers pour recueillir les dons. Les messages suivants apparaissent sur les tirelires :

Par les sous de la Sainte-Enfance, sauvons les âmes et apaisons la faim des pauvres enfants infidèles.

Un petit sou pour aider à racheter les âmes des pauvres enfants païens...

Entre 1909 et 1951, des milliers d'enfants abandonnés sont recueillis par les religieuses dans la ville de Canton et plus de 150 000 sont baptisés. Entre-temps, la communauté s'investissait en Mandchourie, aux Philippines, au Japon, à Hong Kong et à Taiwan. Elle entrera ensuite sur le continent africain.

Cette première communauté québécoise à vocation essentiellement missionnaire s'établit à Sillery en 1925 dans l'ancienne propriété des Henry Caldwell (1802), William Torrence (1828) et J.W.E. Dumscomb (1851). Au-delà de son action apostolique, elle fera preuve d'un engagement social exemplaire auprès des populations défavorisées. À l'aube du 21^e siècle, les Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception sont actives dans 13 pays.

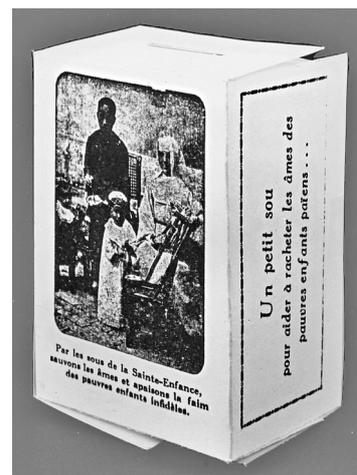
Les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs blanches)

À la suite de la parution du livre *Missionary Travels and Researches in South Africa* (1857) de l'écrivain David Livingstone, l'Occident se mobilise pour évangéliser l'Afrique. L'explorateur écossais avait ouvert le cœur de ce continent aux missionnaires.

Le 27 mars 1867, M^{gr} Charles Lavigerie est nommé archevêque d'Alger. Rapidement, il voit l'Algérie comme l'une des portes par lesquelles l'Évangile pourrait pénétrer en Afrique. En 1868, il fonde l'Institut des missionnaires d'Afrique (Pères blancs) et, l'année suivante, les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs blanches). M^{gr} Lavigerie écrit :

Malgré le zèle des pères missionnaires, leurs efforts ne produiront jamais de fruits suffisants s'ils ne sont aidés par des femmes apôtres auprès des femmes. Ce ministère, ils ne peuvent le remplir par eux-mêmes. Seules des femmes peuvent approcher des femmes...⁷

Les Pères blancs s'établissent dans la ville de Québec en 1900, les Sœurs blanches en 1903. Adélaïde Morin (soeur Bernard), originaire de Saint-Norbert d'Arthabaska, n'avait pas attendu l'arrivée des Sœurs blanches au pays pour participer à l'élan missionnaire. En 1885, alors qu'elle n'avait que 20 ans – comme mère Saint-André de la Congrégation des religieuses de Jésus-Marie – Adélaïde avait rejoint les Sœurs de Notre-Dame d'Afrique, en Algérie. Elle passera sa vie de missionnaire en Afrique du Nord, s'em-



Une tirelire destinée à recueillir les dons; une image en guise de remerciement. (Musée national des beaux-arts du Québec)

ployant à prodiguer des soins aux malades, à former des femmes et des fillettes au tissage, à visiter la population des villages. Elle meurt à Alger en 1934. Elle n'était revenue au Québec qu'une seule fois.

À cette époque, les Sœurs blanches québécoises étaient présentes en Tunisie, en Ouganda, au Congo belge (aujourd'hui le Zaïre), au Kenya, au Burundi et au Tanganyika, partageant le même territoire que les Pères blancs.

Outre les soins aux malades, les religieuses se sont investies dans l'alphabétisation des femmes africaines. Entre 1903 et 1985, elles collaborent à la formation de plus de 20 congrégations locales; en 1995, celles-ci totalisaient près de 4000 Sœurs blanches d'origine africaine réparties dans 11 pays.

Les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique ouvrent un noviciat sur le chemin Gomin à Sillery en 1930. Elles acquerront, 20 ans plus tard, le domaine Benmore des descendants du colonel William Rhodes. Elles transforment la villa en une maison de repos pour les religieuses malades et pour celles qui reviennent au pays refaire leurs forces.

La Société de Marie

La Société de Marie (Maristes) voit le jour le 23 juillet 1816 au sanctuaire de Fourvière à Lyon, lorsque 12 séminaristes promettent de fonder une congrégation catholique vouée à la Vierge. Le pape Grégoire XVI en approuve la fondation en 1836. Trente ans plus tard, la Société de Marie jette les bases d'une première communauté en Amérique du Nord, à la Nouvelle-Orléans. Une seconde apparaît peu de temps après en Nouvelle-Angleterre, où l'établissement de nombreux Canadiens français avait créé une forte demande de prêtres francophones. Au mois d'avril 1929, les Maristes de Boston achètent le domaine Beauvoir de la succession Dobell et se fixent à Sillery.

L'archevêque de Québec avait accepté leur venue dans le diocèse malgré un point de saturation déjà atteint avec l'arrivée de nombreuses communautés françaises. Le supérieur des Maristes avait fait valoir la nécessité de recruter et de former des pères au Québec pour maintenir les «fortes traditions catholiques et françaises» des Canadiens français vivant dans les villes de la Nouvelle-Angleterre.

En plus de leurs activités dans le domaine de la prédication et de l'enseignement, les Maristes s'investissent eux aussi dans plusieurs pays du Tiers-Monde.

La Fédération des Augustines de la Miséricorde de Jésus

L'époque missionnaire des femmes dans le monde remonte au 1^{er} août 1639 lorsque les Hospitalières augustines Marie Guenet de Saint-Ignace, Anne Lecointre de Saint-Bernard et Marie Forestier de Saint-Bonaventure débarquent à Québec, au pied du cap Diamant⁸. Pour la première fois dans

l'histoire de l'Église, des femmes quittaient leur pays pour porter la parole de l'Évangile dans des contrées lointaines.

Les religieuses avaient d'abord ouvert un hôpital à proximité de la mission des Jésuites dans l'anse Kamiskoua Ouangachit en 1640. Ayant dû quitter Sillery quatre années plus tard, en raison du danger que présentaient les Iroquois, elles poursuivront leur mission à Québec non loin du fort Saint-Louis.

En 1692, M^{gr} Jean-Baptiste de la Croix de Chevrières de Saint-Vallier, reçoit de Louis XIV des lettres patentes pour l'érection d'un hôpital général. Il achète alors la seigneurie des Récollets*, leur monastère et l'église Notre-Dame-des-Anges pour ouvrir cette institution, qu'il destine aux pauvres abandonnés et sans ressources. Le 1^{er} avril 1693, quatre hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec y emménagent. M^{gr} de Saint-Vallier leur confie l'administration de l'Hôpital général. Plus de 300 ans plus tard, les Hospitalières augustines y oeuvrent encore, en prenant soin de personnes âgées.

La communauté (Fédération des Augustines de la Miséricorde de Jésus) revient à Sillery en 1962 et établit son siège social dans une partie du fief qui lui avait été concédé par la duchesse d'Aiguillon.

L'Uruguay constitue aujourd'hui leur «Terre de mission» dans les villes Asuncion, Coronel Oviedo et Luque. Elles décrivent leur apostolat à Luque :

D'un ranchito comme première clinique, aujourd'hui la mission est dotée d'une Clinique externe, d'un Hôpital univer-

** En 1620, cinq ans après leur arrivée à Québec, les Récollets érigent un couvent et une église dans les méandres de la rivière Saint-Charles, dans la seigneurie Notre-Dame-des-Anges. La prise de Québec par les Kirke en 1629 les ramène en France. De retour dans la colonie en 1670, ils reconstruisent leurs bâtiments qui étaient en ruines.*



Église des Récollets, 1671
Au-dessus de l'autel recouvert de feuilles d'or, on remarque le tableau *Assomption* peint par le frère Luc Lefrançois en 1671. (Monastère des Augustines et Hôpital général de Québec)



Madone du Prisonnier (1708)
À l'occasion d'une visite à la prison de Québec, M^{gr} de Saint-Vallier aperçoit un détenu qui sculptait une statue de la Sainte-Vierge. Il obtient sa libération et acquiert la Madone qu'il place au palais épiscopal. En 1728, il la cède à l'Hôpital général. (Monastère des Augustines et Hôpital général de Québec)

sitaire, d'une École d'Infirmières, d'un Service à domicile de dispensaires et, à travers toutes ces activités, la Pastorale tient une place de choix.

C'est ainsi que l'action missionnaire des Hospitalières augustines en terre étrangère ne se sera jamais démentie depuis leur arrivée au pied du cap Diamant, le 1^{er} août 1639.

La Société de Jésus

On ne saurait terminer cette section consacrée aux missionnaires de Sillery sans retrouver les Jésuites qui tentaient d'évangéliser les Amérindiens dans l'anse Kamiskoua Ouangachit, de 1638 à 1689. Comme nous l'avons vu précédemment, les Jésuites avaient ouvert des missions le long de la route des fourrures jusqu'au cœur du continent. Un des leurs, Jacques Marquette, avait même accompagné Louis Jolliet dans son expédition sur le Mississippi et sans doute essayé de parler du Christ aux riverains.

Après avoir été absents du Québec de 1800 à 1842, les Jésuites reviennent au pays et poursuivent leur œuvre d'éducateurs. Ils adhéreront eux aussi au grand mouvement missionnaire de l'époque : quatre missionnaires du Québec rejoignent leurs collègues britanniques au Zambèze dans les années 1890. Il était alors fréquent que des Canadiens français se retrouvent dans les missions de la Grande-Bretagne. Leur arrivée dans les pays francophones d'Afrique s'effectuera dans les années suivant la décolonisation. On peut expliquer l'accueil fait aux Québécois dans les anciennes colonies françaises par le désir des États indépendants de vouloir continuer leur affranchissement vis-à-vis de leur colonisateur.

En 1923, les Jésuites du Québec obtiennent leur propre territoire en Chine à la suite du partage de la mission des Jésuites de France. Ils fondent à Xuzhou, près de Nankin, quatre collèges pour garçons et filles, une école technique, plus de 400 écoles primaires et de nombreux dispensaires.

L'offensive des Japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale est éprouvante pour tous les missionnaires présents dans le pays ; plusieurs Canadiens sont jetés en prison. À leur libération en 1945, le gouvernement chinois les harcèle puis les expulse. Les Jésuites s'installent à Taiwan. Ils s'intègrent dans la vie de quartier et exercent leur apostolat dans l'enseignement. On les retrouve également à Manille et aux Philippines, où ils ouvrent une école de langues.

La Deuxième Guerre mondiale et son cortège de misères, la proclamation de l'indépendance de l'Inde en 1947, l'établissement d'une République populaire en Chine en 1949 et la décolonisation de l'Afrique à partir des années 1950 amènent une redéfinition du rôle des missionnaires au niveau international. Cette problématique sera abordée dans la dernière section de ce chapitre.



Calvaire élevé en bordure d'une route avec vue sur le Saint-Laurent entre les villages de Saint-André de Kamouraska et Kamouraska, v. 1856.

L'ÉLAN MISSIONNAIRE CANADIEN-FRANÇAIS

Quels sont les facteurs qui peuvent expliquer une volonté de dépassement aussi intense chez les missionnaires ? Les identifier dans le cas de personnes précises – pensons à Jeanne d'Arc ou aux Jésuites dont l'engagement est allé jusqu'au martyre – apparaît certes problématique. Nous pouvons toutefois avancer quelques raisons en ce qui concerne l'effort collectif des Canadiens français.

Après la conquête britannique, le catholicisme s'était retrouvé en situation difficile avec le changement de métropole et l'introduction de la religion protestante. Le désintéressement de la France dans les années précédant la défaite et le départ précipité de nombreux dirigeants de la colonie après 1763 s'avéraient particulièrement tragiques. La population en éprouvera un grand désarroi, amplifié par l'établissement des conquérants anglo-saxons. Mais les racines du catholicisme étaient si profondes qu'en dépit des efforts déployés par les évêques Jacob et George Jehoshaphat Mountain pour imposer la religion anglicane, la foi avait survécu chez les Canadiens.

La perte de la filiation française avait cependant modifié la vision que le peuple imagineait pour son devenir et le sentiment de déchirure suscitera un questionnement identitaire. Pour la plupart, celui-ci sera inconscient mais néanmoins aigu et durable et sera exacerbé par l'échec des rébellions de 1837-1838.

En cette période de revendications des patriotes essayant d'élaborer un projet de société et de grande frustration avec leur rejet par les résolutions Russell, le prosélytisme protestant remportait un certain succès. Les missionnaires Henriette Odin-Feller et Louis Roussay, de la Société des

Nos croix
Pamphile Le May

Au bord du fleuve immense et le long des chemins,
comme un poème doux qu'on fait stance après stance,
nos pères ont planté, de distance en distance,
de hautes croix de bois qui sont nos parchemins.

À genoux à leur pied, parmi les blancs jasmins,
ils venaient implorer la divine assistance,
pour que le champ nouveau donnât la subsistance
et que l'humble foyer eût d'heureux lendemains.

Quand on passe devant, homme ou femme, on salue.
Chez nous, bons campagnards à l'âme résolue,
patriotisme et foi sont fortement ancrés.

Elles sont là toujours sous l'azur ou l'averse ;
et pour que nos enfants aient des abris sacrés,
on les remet debout quand le temps les renverse.

(Dans Les Goutelettes, 1937)

missions évangéliques de Lausanne, s'étaient récemment établis à Grande-Ligne dans la vallée du Richelieu et profitaient de la situation. Un anticléricalisme s'était en outre développé chez de nombreux partisans du mouvement patriote déçus de l'attitude du clergé face à leurs idées libérales.

C'est sur une toile de fond aussi sombre que l'évêque de Montréal, M^{gr} Ignace Bourget, met tout en œuvre pour s'opposer à l'action anti-catholique et regagner la confiance de la population. Il est assisté en ce sens par le charismatique M^{gr} Charles de Forbin-Janson. À l'occasion d'une tournée de prédications qu'il effectue aux États-Unis entre 1839 et 1841, l'évêque vient à Montréal et inaugure les retraites sacerdotales et paroissiales. Sa verve imprime un dynamisme durable sur la société canadienne-française.

Pour sa part, la France vivait une renaissance de sa foi catholique sous le règne de Louis-Philippe I^{er} et plusieurs communautés religieuses sont fondées. M^{gr} Bourget visite la mère patrie et sollicite l'aide des communautés. Celles-ci répondent avec enthousiasme : les Jésuites reviennent au Québec, les Oblats de Marie-Immaculée, les Clercs de Saint-Viateur, les Pères et Frères de Sainte-Croix, les Religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, du Bon-Pasteur et de Sainte-Croix s'y établissent. Les Religieuses de Sainte-Croix intégreront la Congrégation des Sœurs de la Providence mise sur pied par M^{gr} Bourget.

Une puissante Église s'organise au Québec ; elle investira éventuellement tous les secteurs de la société, éducation, soins hospitaliers et bien-être social.

Les églises paroissiales et leurs presbytères émaillent le paysage, les calvaires érigés le long des routes invitent les habitants à la prière pendant la journée. Encore aujourd'hui, personnages de la sainte Famille, apôtres, saints et saintes — des plus obscurs aux plus vénérés — s'égrènent sur les routes au fil des panneaux signalétiques, rappelant ainsi la puissance de la pensée religieuse à l'origine de la toponymie du Québec. Quel étranger ne s'est pas étonné de ce trait si particulier ?

C'est dans ce climat de ferveur intense que germe le mouvement missionnaire du Québec dans les années 1850. De premiers apôtres s'engagent alors avec des missionnaires français dans la conquête spirituelle du Canada. Ils œuvreront chez les Métis du Manitoba et de la Saskatchewan, chez les Amérindiens de l'Ouest et chez les Inuits de l'Arctique.

L'actualisation sociale du message de l'Évangile trouve sa pleine expression avec la publication de l'encyclique *Rerum novarum* en 1891. Cette affirmation de l'Église sur la nécessité de promotion de la justice sociale s'inscrit dans une société européenne en grande mouvance de pensée, sollicitée par l'attrait du communisme dans les couches ouvrières et l'éveil de la démocratie. Une deuxième encyclique intitulée *Maximum illud* est adressée à l'ensemble des chrétiens en 1919. Le souverain pontife exhorte alors l'ensemble des catholiques à se rallier à l'œuvre missionnaire.

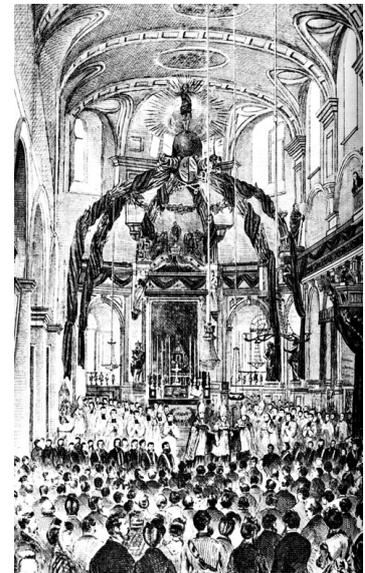
Inspiré par les encycliques et par une destinée spiritualiste, le mouvement missionnaire du Québec rayonnera sur tous les continents.

UNE DESTINÉE SPIRITUALISTE

Parallèlement à l'action que M^{gr} Bourget avait entreprise pour revitaliser l'Église, une idéologie unificatrice avait pris forme au sein du clergé et de l'élite intellectuelle, ayant le catholicisme comme postulat de base.

Avancée comme bastion contre le protestantisme et la langue anglaise, cette idéologie projette la France comme «civilisatrice», supérieure et unique par la qualité de sa quête spirituelle. À cette exaltation, elle oppose l'esprit mercantile et matérialiste du monde anglo-saxon, celui des États-Unis tout particulièrement. Ce trait de la société américaine — souligné en 1831 par Alexis de Tocqueville et en 1851 par Xavier de Marmier — est à nouveau évoqué en 1855 par Paul-Henri de Belvèze, commandant de *La Capricieuse*. À l'occasion de son séjour à Québec, de Belvèze propose une «destinée spiritualiste» aux Canadiens français :

Les Canadiens, Messieurs, seuls dans l'Amérique du Nord, ont toujours prétendu à une nationalité distincte ; ils ont soutenu pour elle une glorieuse lutte, ils ont pensé, à bon droit, selon moi, que la destinée des peuples n'était pas tout entière dans le perfectionnement de la vie matérielle et qu'elle se manifestait aussi par les travaux de l'esprit⁹.



Consécration d'un évêque en la basilique de Québec (*Opinion publique*, 1871, Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

L'historien Rameau de Saint-Père apportera la contribution la plus significative à cette idéologie du messianisme. Dans son ouvrage *La France aux colonies* publié en 1859, il décrit les États-Unis où «les esprits s'absorbent avec une préoccupation épuisante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'adoration du veau d'or». L'avenir de la race française en Amérique doit être tout autre, déclare Rameau de Saint-Père :

Il appartient au Canada de s'approprier avec désintéressement et une noble fierté le côté intellectuel, scientifique et artistique du mouvement américain, en s'adonnant avec préférence au culte du sentiment, de la pensée et du beau¹⁰.

La résonance avec un certain imaginaire canadien français est à ce point puissante que l'abbé Henri-Raymond Casgrain pourra s'exclamer :



Monument-fontaine de la Foi, 1916
Celui-ci rappelle l'arrivée des Récollets à Québec et avec eux la célébration d'une première messe par le père Dolbeau, le 25 juin 1615, dans l'Abitation. Place d'Armes, Québec



Le repas d'Emmaüs
L'église Saint-Michel de Sillery possède de nombreuses œuvres d'art : 13 tableaux, deux sculptures en bois et 17 pièces d'orfèvrerie. Cinq tableaux proviennent de la célèbre collection Desjardins. (Artiste anonyme, 17^e ou 18^e siècle)

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique ? Quel rôle nous appelle-t-elle à exercer ? Représentant de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine que nous, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contrepoids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances plus élevées, qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et dans le domaine de la pensée. [...]

À moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste marché d'hommes qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord (tout naissant qu'il est aujourd'hui), qui possède la sève qui fait vivre, les principes immuables d'ordre et de moralité, ne s'élèvera pas comme une colonne radieuse au milieu des ruines accumulées autour de lui¹¹ ?

Dans le même ordre d'esprit, M^{gr} Louis-Adolphe Paquet, professeur à la faculté de théologie de l'Université Laval, soulignait, le 23 juin 1902, que les Canadiens français devaient demeurer fidèles à leur religion et tourner

le dos aux tendances modernistes pour remplir la mission que la Providence leur avait assignée :

Il existe une vocation pour tous les peuples ; mais quelques-uns d'entre eux ont l'honneur d'être appelés à une sorte de sacerdoce [...] Notre mission est moins de manier les capitaux que de remuer des idées ; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée¹².

Le zèle apostolique des communautés religieuses du Québec sera remarquable. On ne peut manquer de le comparer à celui des fondateurs de la Nouvelle-France. Dès 1933, on retrouve 19 communautés québécoises et 220 missionnaires répartis dans 16 pays africains ; 34 communautés et 660 missionnaires dans 8 pays asiatiques, 3 communautés et 16 missionnaires dans 4 îles océaniques. En 1970, l'engagement atteint un niveau encore supérieur : 74 communautés et 1641 religieux en Amérique latine, 88 communautés et 2088 religieux en Afrique, 33 communautés et 575 religieux en Asie, 10 communautés et 128 religieux en Océanie¹².

La convergence d'un questionnement identitaire et d'une idéologie qui attribuait une destinée spiritualiste aux Canadiens français, soutenue par une Église exubérante et par une partie importante de l'élite laïque du temps, permet-elle d'expliquer l'intensité exceptionnelle du mouvement missionnaire que nous avons évoquée ? Il semble qu'il y ait lieu de le croire.

UNE *MANIFEST DESTINY*

Le besoin d'un idéal collectif qui s'est illustré au Canada français par une mission de conquête des âmes n'est nullement un phénomène isolé. C'est ainsi qu'à la même époque une vision également mythique, enchâssée dans l'expression *Manifest Destiny*, avait vu le jour aux États-Unis. Son auteur, John L. O'Sullivan, l'avait utilisée pour la première fois en juillet 1845 (dans *Democratic Review*) pour justifier les revendications de l'Oregon par les États-Unis :

It is our manifest destiny to overspread and to possess the whole of the continent which Providence has given us for the development of the great experiment of liberty and federated self-government entrusted to us.

Cette autre mission providentielle – propagation d'un idéal de liberté et de démocratie à travers le monde* – s'avérera extraordinairement engageante, autant au plan de l'imaginaire collectif américain qu'à celui de la définition ultime de son territoire.

Le concept de la *Manifest Destiny* et la volonté qu'il exprimait en arrière-plan de propager la liberté et la démocratie seront récupérés. Transformés en doctrine, les principes serviront à justifier l'expansion

* Il est pertinent de souligner ici que des dizaines de milliers d'Américains - de différentes confessions chrétiennes - ont œuvré dans des missions étrangères au 19^e siècle. Ils propageaient à la fois la bonne nouvelle de l'évangile, les valeurs de la démocratie et de la culture américaine.

LA LOUISIANE, FRANÇAISE, PUIS ESPAGNOLE, PUIS FRANÇAISE, PUIS AMÉRICAINE

En 1682, René Cavelier de la Salle avait pris possession du bassin du fleuve Mississippi pour le roi de France et l'avait nommé Louisiane. Le 3 novembre 1762, quelques mois avant la signature du traité de Paris, Louis XV cédait le territoire au roi d'Espagne, son cousin. Le 1^{er} octobre 1800, l'Espagne le rétrocédait à la République française par le traité de San Ildefonso¹⁴.

L'événement alarme le président de la jeune nation américaine, Thomas Jefferson. La présence française sur le Mississippi lui apparaît un réel danger et il songe à annexer la colonie française par les armes. Mais une guerre contre Paris nécessiterait une alliance avec Londres. C'est impensable ! Jefferson opte pour la voie diplomatique.

En mars 1803, il dépêche James Monroe à Paris pour négocier l'achat de la Louisiane. L'émissaire reçoit un accueil inespéré. Alors en guerre contre la Grande-Bretagne, la France ne souhaitait pas ouvrir un autre front ; Napoléon Bonaparte demande alors à son ministre des Relations extérieures, Charles Maurice de Talleyrand, de la lui vendre. La transaction est conclue pour 80 millions de francs (15 millions de dollars). Financé par un emprunt de 20 ans au taux de 6 % auprès de financiers anglais et hollandais, le coût total correspondait à un prix de quatre sous l'acre. L'acquisition de la Louisiane – un territoire de 2 000 000 kilomètres carrés – fait plus que doubler la superficie de la république américaine. Avec un trait de plume, Thomas Jefferson et Napoléon Bonaparte venaient de transformer à jamais l'orientation de l'histoire américaine.

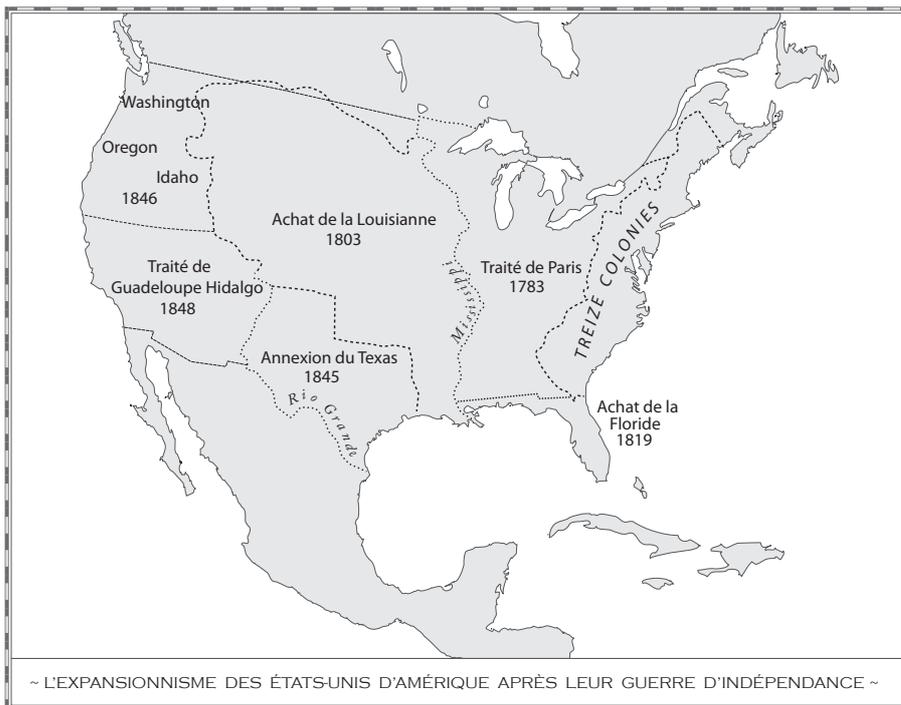
territoriale, laquelle était largement inspirée par des considérations économiques. Il est assez clair, en effet, que l'élargissement de l'espace agricole dans l'ouest du pays était devenu impératif pour supporter la forte immigration européenne de l'époque. Par ailleurs, des innovations technologiques majeures telles que le chemin de fer, le bateau à vapeur, le télégraphe et la presse rotative allaient toutes contribuer à réduire les distances sociales et économiques, contrant ainsi les objections de ceux qui anticipaient de grandes difficultés à gérer l'ambitieuse expansion du territoire vers l'ouest, le nord et le sud.

L'agrandissement des États-Unis d'Amérique commence en 1783 lorsque les Treize colonies gagnent leur indépendance et récupèrent la région située au nord de la rivière Ohio, que la Grande-Bretagne avait rattachée à la province de Québec en 1774.

Les Américains achètent ensuite la Louisiane en 1803 et doublent la superficie de leur pays. La Louisiane avait été annexée à la Nouvelle-Espagne en 1762 sans que ses frontières soient précisées. Les Américains essaieront de tirer avantage de la situation pour réclamer le Texas comme partie intégrante de ce nouveau territoire¹⁵. En 1817, le secrétaire d'État américain John Quincy Adams et le ministre espagnol Luis Onís signent le traité Transcontinental qui met un terme aux prétentions des Américains sur le Texas. Le traité est ratifié en 1819.

La même année, l'Espagne consent à vendre la Floride* à condition qu'une frontière définitive soit fixée entre la Nouvelle-Espagne et les États-

* Pendant que Diego Velásquez de Cuéllar et Hernán Cortés effectuaient la conquête de Cuba, Juan Ponce de León débarque sur la côte du continent nord-américain. En mars 1513, il prend possession du territoire pour l'Espagne et le nomme «La Florida» (terre de fleurs). Ce ne sera que le 28 août 1565 qu'une colonie permanente (San Augustine) sera fondée par Pedro Menéndez de Avilés dans le but de protéger le passage des Bahamas contre des corsaires tels que Francis Drake. En 1763, l'Espagne doit céder la Floride à la Grande-Bretagne pour regagner Cuba. La colonie lui sera restituée en 1783 à la suite de la révolution américaine. Le 10 juillet 1821, les Espagnols quittent définitivement la Floride, qu'ils avaient vendue aux États-Unis.



Unis. Le traité Adams-Onís – signé en février 1819 et ratifié en juillet 1821 – spécifie à nouveau que les États-Unis renoncent à toutes revendications sur la province du Texas. Un mois plus tard, le Mexique obtient son indépendance de l'Espagne par le traité de Cordoba. Inquiet de l'avenir du Texas, le gouvernement mexicain décide de coloniser sa région nord : il promet de vastes concessions à quiconque souhaitait s'y établir. Moses Austin, un habitant du Missouri, demande et obtient une terre pour y amener 300 familles. L'implantation des Américains était amorcée...

En 1824, le Mexique réunit le Texas et le Coahuila en un même État, geste qui déplaît aux colons américains. Le 2 mai 1836, ils déclarent leur province indépendante; elle sera annexée à l'Union américaine le 29 décembre 1845.

L'immensité de l'ancien territoire de la Nouvelle-Espagne rendait la surveillance de ses frontières presque impossible. À toutes fins pratiques, ces possessions mexicaines étaient éminemment virtuelles, situation qui encourageait l'ambition expansionniste des commerçants, des spéculateurs, des aventuriers et même des dirigeants américains. Le désir de plus en plus vif de se les approprier conduira à la guerre américano-mexicaine de 1846-1848. Avec leur victoire sur le Mexique et le traité Guadalupe Hidalgo, les États-Unis se voient accordé le territoire qui correspond aujourd'hui aux États de la Californie, de l'Utah, du Nevada, de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. La frontière sud est ainsi fixée au fleuve Rio Grande. Quant à la frontière nord-ouest, elle est établie au 49^e parallèle à la suite de négociations avec la Grande-Bretagne qui cède au gouvernement américain les États actuels de Washington, de l'Oregon et de l'Idaho.

Sur une période de seulement 65 ans, les Treize colonies, dont le territoire s'étendait à l'origine entre les monts Appalaches et le littoral atlantique, auront augmenté leur superficie de 1 000 000 à 7 500 000 kilomètres carrés.

Le mythe de liberté et de démocratie énoncé en 1845 dans le concept de la *Manifest Destiny* persiste dans l'inconscient populaire de nos voisins du Sud et demeure un élément clé de leur sens identitaire. Certes, aujourd'hui comme hier, les motivations réelles sont toujours complexes et l'ambivalence toujours présente, comme l'illustre la politique extérieure américaine. George W. Bush ne déclarait-il pas dans sa conférence de presse du 13 avril 2004 :

I also have this belief, strong belief that freedom is not this country's gift to the world. Freedom is the Almighty's gift to every man and woman in this world. And as the greatest power on the face of the earth we have an obligation to help the spread of freedom.

L'IDÉAL MISSIONNAIRE EST ENCORE VIVANT AU QUÉBEC, MAIS SON mode d'expression s'est bien modifié. En effet, dans la foulée des changements rapides survenus pendant les années 1960 et des réformes proposées par Vatican II, la puissance de l'Église se retrouva affaiblie. Son retrait des domaines de l'éducation, de la santé et des services sociaux s'est accompagné d'une vague de sécularisation et d'un déclin sensible de la vocation missionnaire traditionnelle. Les communautés religieuses demeurent néanmoins présentes dans les pays de missions : en ce début du 21^e siècle, plusieurs d'entre elles maintiennent leurs activités grâce à l'apport de recrues locales et au laïcat missionnaire.

Dès 1958, le père Jean Bouchard avait invité les Canadiens à collaborer au développement des populations défavorisées de l'hémisphère sud en se joignant au Centre d'études missionnaires (CEM) qu'il venait de créer à Montréal. Cet organisme deviendra le Centre d'étude et de coopération internationale (CECI) en 1967.

Appelées à l'origine «missionnaires laïques», les personnes formées au CECI s'identifient comme «coopérants volontaires» à partir des années 1970. La dimension religieuse s'estompe pour se transformer en un engagement reposant sur les aspirations économiques, sociales et démocratiques des populations démunies.

Le Québec moderne constitue un lieu intense de coopération internationale. On dénombre la présence de quelque 50 organisations non-gouvernementales (ONG), certaines en tant que filiales d'organismes internationaux comme Oxfam, World Vision, ou d'organismes pancanadiens



Projet piloté au Guatemala par la Société de coopération pour le développement international.

comme Développement et Paix et Service universitaire canadien outre-mer (SUCO).

Les coopérants – eux aussi animés d'idéal et d'altruisme à l'instar des religieux de la grande période missionnaire – s'investissent dans l'alphabétisation, la mise en place de conditions sanitaires ou encore aident les populations à acquérir de meilleurs outils de développement. Par exemple, la Société de coopération pour le développement international (SOCODEVI) favorise une participation active des femmes dans les projets de développement qu'elle exécute dans de nombreux pays. Il s'agit notamment d'identifier les meilleures stratégies qui permettraient aux femmes d'accéder aux sphères de décisions.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, le sens d'idéal et de dépassement qui se dégage du monument de Jeanne d'Arc et de ses premiers missionnaires engagés dans une contrée si lointaine de la France nous apparaît certes sous un jour nouveau, mais encore authentique et porteur de sens.

